Le Courrier de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 19 JANVIER 1848.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE.
No 81, rue de Chartres, et No. 13, rue du Camp.
NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 19 JANVIER 1848.

☞ La Malle a manqué hier au-delà de Charleston; nous en profitons pour donner en plein le message du Gouverneur.

LE GÉNÉRAL TAYLOR EN LOUISIANE.

La paroisse de Concordia se distingue par le zèle qu'elle dépense en faveur du général Taylor; déjà, aux mois d'août et de septembre dernier, elle avait élevé la voix pour proclamer ce nom glorieux, mais voici qu'elle vient de le faire d'une façon plus éclatante encore dans une grande assemblée tenue, le 10 courant, à Vidalia, sous la présidence de l'hon. Edward Sparrow.

En prenant le fauteuil, le digne président a exposé le but de la réunion et présenté quelques observations très heureuses sur les services et les mérites du vieux "Rough and Ready." Un comité a été chargé de rédiger des résolutions; et, pendant son absence, une allocution pleine de verve a été prononcée par M. J. W. Frost.

Les résolutions, dont on pourra trouver le texte complet dans le côté anglais de cette feuille, déclarent d'abord que, le général Taylor réunissant les belles et nobles qualités ainsi que le caractère et la simplicité qui doivent en faire un président dévoué à la constitution, l'assemblée se prononce d'une voix unanime pour qu'il soit porté à la candidature présidentielle. Elles recommandent ensuite la tenue d'une convention d'Etat à la Nlle Orléans, le 22 février, nomment une délégation composée de noms fort honorables, puis invitent les autres paroisses à tenir aussi des assemblées pour le même objet.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la brillante démonstration que vient de faire la paroisse de Concordia; et nous espérons que cet exemple agira sur notre ville. Comment! c'est de notre sein qu'est parti le premier appel en faveur de la candidature du héros de Buena-Vista, et nulle manifestation publique n'est encore venu appuyer solennellement cet appel! Pourquoi donc tant tarder!

LE THEATRE ET LE MONDE.
REVUE DE LA SEMAINE.

Ne touchez pas à la Reine — Le Carnaval. Le Bal masqué. Opéra-comique. Ligne offensive et défensive. — Un petit aperçu des mystères d'Isis. — Où le lecteur retrouvera des vieuxcaniennes connaissances, et où on l'initiera le lanceur dans un grand embarras.

Ce qu'il y a de bon chez M. Bouselot, c'est qu'il n'a pas craint en débutant de nous donner du Bouselot tout pur. Ce que nous aimons avant tout dans le nouvel opéra, c'est la parfaite indépendance, la parfaite franchise avec laquelle il se présente à nous. De M. Bouselot aux grands maîtres de l'art, de *Ne touchez pas à la Reine* au *Barbier*, à la *Flûte enchantée*, à *Obéron*, à *Zampa*, à la *Dame Blanche*, au *Pré aux Clercs*, il y a un mais doute. Mais si nous ne trouvons pas encore chez M. Bouselot la merveilleuse fécondité de Rossini, la suave et poétique inspiration de Boïeldieu, la verve et la fraîcheur d'Hérold, la mélancolie rêveuse et passionnée de Weber ou de Mozart, il y a du moins en lui le germe et la promesse des plus brillantes qualités. C'est une chose si peu commune aujourd'hui que l'originalité, et il nous en coûte tant de nier tout simplement la pente naturelle de notre esprit et de notre conviction, de croire à notre propre inspiration, de prêter l'oreille à la voix qui chante et qui gémit, qui rit et qui pleure au fond de notre âme, de savoir écouter toutes ces voix, tous ces bruits de l'eau qui murmure, du feuillage qui tremble, de l'insecte qui bourdonne, de l'oiseau qui siffle, de la brise qui passe en nous jetant ses doux parfums et ses confuses harmonies—concert divin, éternel dialogue de la terre et du ciel, de la création et du créateur "—Il y avait si long-temps que nous n'avions rien entendu, de frais, de neuf, d'original, si long-temps que nous en étions au régime de la *Sirène*, des *Diamants de la Couronne*, de tous ces entêtants un peu gâtés de la vieillesse de l'auteur pourtant si spirituel et si fécond du *Domino Noir*, de l'*Ambassadrice* et de la *Muette*!—Aussi le public a-t-il accueilli avec transport l'œuvre nouvelle: nous l'applaudîmes, applaudir, redemandâmes, et bien que Mme Fleury s'eut crue obligée de lui prodiguer toutes les perles de sa voix, toutes les finesses de sa vocalisation, si bien aussi que Mme Lecourt, parée de grâce charmante, par sa douce voix, la première force de se demander si c'était bien la ganntrice ou si la comédienne que devaient s'adresser les applaudissements—difficulté qui a tranchée en applaudissant les deux à la fois.

M. Montaubry, M. Alphonse ont tous deux joué et chanté d'une manière fort remarquable. M. Alphonse surtout, chez lequel nous avons à signaler un progrès marqué, évident, et dont le jeu a acquis un peu de sobriété et de mesure depuis ses débuts. Parmi les morceaux les plus saillans, nous citerons le chœur et le final du premier acte, le chœur qui ouvre le second acte, le grand air chanté par M. Alphonse, les couplets de Mme Lecourt, la cavatine de M. Montaubry et le chœur final, enfin et surtout, le charmant duo entre la Reine et *Don Fadrique* et la chanson d'*Estrella*, dont le motif est d'un gothique délicieux. Les chœurs, occupés qu'ils étaient à ne pas chanter faux, n'ont pas eu le temps de se moquer du public, comme ils en ont pris depuis quelque temps la louable habitude; M. Matujo n'a pas fait une consommation trop extraordinaire de grimaces et de contorsions; M. Bressani ne jouait pas; mal volontiers n'est fait entendre à l'orchestre; bref, tout marchait bien et le public avait cent raisons pour lui en de se montrer excessivement satisfait.

Le carnaval a pu jusqu'à faire son apparition, il paraît que nous ne perdrons rien pour avoir attendu. De toutes parts d'annonce, de tout le reste, avec un bruit, un éclat inaccoutumés. Les violons grincent, les basses mugissent, les clarinettes gémissent, le piano cahotant comme les flots innombrables de l'Océan. LEMANN a remis son sceptre au bâton de mesure et notre ami Ruyters, ouvrant à deux battans sa magnifique aile, a fait appel au monde élégant qui se presse toujours plus nombreux aux belles réunions de la salle St Louis. On nous a persuadé qu'il y aurait cette année beaucoup de masques—nous n'avons pas osé demander s'ils seraient très spirituels—cela aurait pu ressembler à de l'indiscrétion.

Du reste, si la danse est à la mode cette année, il paraît que le mariage ne l'est pas moins. Des conversions miraculeuses ont été opérées, dit-on, et l'on cite des pécheurs depuis longtemps endurcis qui se préparent à renoncer au célibat à des pompes et à ses œuvres,—d'imprudens papillons qui ont fini par se brûler les ailes aux flambeaux de l'hymen et dont les feux ne tarderont pas à s'éteindre au sein du mariage et des jours tièdes d'or et de soie que procure immanquablement cette belle institution. Tous ces bruits, nous sommes désolés d'en convenir, ne paraissent pas dénués de vraisemblance;—déjà nous avons pu remarquer d'assez graves symptômes autour de nous, et l'état de plusieurs de nos amis nous inspire de sérieuses inquiétudes. L'alarme est au camp des célibataires et l'on parle déjà d'une société d'assurance mutuelle contre l'invasion des imaginations trop ardentes et des cœurs trop inflammables. Les dames dignitaires de l'ordre, réunis en conclave, ont jeté les bases d'une organisation mystique, à l'instar des *Odd Fellows*, des *F.-Maçons* et des *Carbonari*. Les rites principaux seront empruntés au culte de la déesse Vesta, sans préjudice des mystères d'Isis, qui fait l'objet d'une organisation spéciale et séparée. Les épreuves les plus sévères attendent le néophyte; et les remigeas en les voiles seront frappés d'un châtiment terrible. Un chapitre redoutable dont le plus profond mystère enveloppe les augustes et délicates fonctions, a mission de venger l'honneur de l'ordre et d'appliquer la peine, ce qui du reste n'est nullement considéré comme une charge par les membres de ce tribunal occulte, dont les initiés eux-mêmes ignorent la composition, et qu'ils ont décoré du titre symbolique de "Chapitre des Coquins."

Et le lecteur veut bien nous promettre de garder le plus profond secret sur nos révélations, nous allons lui raconter comment nous, quelques amis réunis à soulever de dessus du voile de ces mystères: *odi et tacea*, Lecteur, *Liber Remonstrand en Sorbonnis* latin.

Nous étions quatre à table : le seigneur Athos, le seigneur Porthos, le seigneur Aramis et moi. Monsieur venait de recevoir l'ordre de déserter et Grimaud était allé chercher à la cave quelques bouteilles de ce fameux vin d'Espagne qui avait conservé le privilége de faire la langue de vipère aux Ninon. Celui-ci, prévenu par son maître, pénétrait silencieusement dans la pièce, et, pendant que nous nous entretenions de choses et d'autres, il versait à boire à ses compagnons.

Mais, ce jour-là, Grimaud était absent, et, pendant que nous nous entretenions de choses et d'autres, il versait à boire à ses compagnons.

Ceci m'avait semblé un mauvais augure, et, pour le conjurer, je me mis à chanter le refrain de la chanson de Fanchette, que j'avais entendu le matin même, en passant devant la fenêtre de la belle Ninon. Mais, au lieu de me répondre, mes compagnons se mirent à chanter le refrain de la chanson de Ninon, que j'avais entendu le matin même, en passant devant la fenêtre de la belle Fanchette.